

Jean Clausel

La Chambre du Damoiseau

Paul Valéry
Jean Voilier
(et moi)

à Jean



Paul Valéry



Mai 2020, au téléphone : « Je suis Julie Fellous, nièce de Mireille Fellous Loviton. J'ai trouvé chez ma tante, rue Galilée, une lettre de vous, non ouverte, datée du 1^{er} avril... Mireille se trouve depuis des mois dans une maison de santé du 14^e, rue Remy-Dumoncel... Elle ne va pas bien du tout... ».

Je propose une visite dès le lendemain, la nièce sera présente dans l'après-midi.

Je connais bien ces lieux, proches de chez moi, sinistres dans le style convenable. J'y visitais chaque semaine Hector Bianciotti. Samuel Beckett y est mort en 1989.

Voilà des années que Mireille ne répond plus à mes lettres bisannuelles : une du Lot, l'été, l'autre le 1^{er} avril, jour anniversaire de Jeanne que, jusqu'à sa mort, nous fêtons avenue Montaigne.

Je me souviens de ce que me disait Jean Voilier de sa rencontre avec Mireille dans les années 1950 à la suite d'une annonce d'embauche pour *Les Cours de droit*, rue Saint-Jacques : « En pantalon, coiffée d'un béret, c'était Gavroche ! Je l'ai embauchée tout de suite... ». Mireille se rendra vite indispensable, elle dirigera *Les cours de droit* et les éditions Domat-Montchrestien. Jean Voilier l'adoptera en 1962.

Me voici donc le lendemain dans cet appartement de la mort, introduit par la jeune femme aux cheveux courts. Sa tante et moi nous reconnaissons parfaitement. Elle a quatre-vingt-seize ans, ne semble pas malheureuse, ne sait que répéter : « Jeanne vous aimait beaucoup... ».

Julie Fellous me demande de l'accompagner le lendemain avenue Montaigne. Le bel appartement a été bradé par sa tante. Elle en a conservé les chambres de bonne où sont entassées les pièces restantes des diverses ventes aux enchères. Je découvre des cartes *tapuscrites* de Valéry, datées de 1942, reconnaissables à ce qu'il ne mettait que deux points de suspension, un carton d'épreuves de ses dessins ayant servi à illustrer l'édition originale de *Ville ouverte* (parue la même année), des boîtes de photographies, les films et microfilms de l'ensemble de la correspondance avec Jean Voilier.

Peu après, rue Galilée, la jeune femme retrouvera la liasse des lettres de Jean Voilier à Paul Valéry.

Tout excité, je fais part de mes découvertes à mon ami Pierre Assouline, grand acteur de la vie littéraire, qui vouait une grande admiration à Bernard de Fallois le quel, en 2008, édita *Corona & Coronilla : poèmes à Jean Voilier*, de Paul Valéry.

Jeudi 8 octobre 2021

Caro Passou, dommage que Fallois ne soit plus de ce monde : la nièce de Mireille Fellous Loviton vient de découvrir la liasse des lettres de Jean Voilier à Valéry (classées et conservées par lui) que madame Valéry lui avait retournée à sa mort. J'avais eu entre les mains la très belle lettre qu'elle y joignait remerciant Jean Voilier de « tout ce qu'elle avait fait » pour son époux.

S'agissant d'une succession, ces lettres passeront en vente publique. Je doute d'y avoir accès malgré l'amitié récente de cette nièce. Je déposerai chez Jacques Doucet ce que nous avons pu récupérer qu'elle m'a confié — et qui n'entre pas dans la succession. J'avais visité cette pauvre femme le 14 juillet, cela m'avait bouleversé car elle ne parvint pas à me dire quelque chose d'autre qu'elle voyait en moi « une lumière ». Coïncidence : le jour de parution de l'avis de décès de Mireille — le plus sobre possible que la nièce et moi avons concocté par téléphone — *Le Figaro*, vendredi 7 août, consacrait une page à l'amour PV-JV ! Tout cela me donnera le courage de me remettre à l'essai que je consacre au sujet.

Réponse de Pierre :

Je l'ai connue la Loviton... la meurtrière de Denoël. Avenue Montaigne une jeune blonde ravissante ouvrait la porte... et elle restait avec nous pour le thé... Un couple probablement, hâte de lire tes confidences.

Me voici blessé par un ami : perdrait-il la tête ? Pierre m'avait conté en son temps son entrevue avec Jean Voilier. « Une séductrice », avait-il jugé — sans beaucoup de peine puisqu'elle eût toute sa vie le grand art de séduire. Quant à une femme blonde qui ouvrirait la porte et s'assoierait à la table du thé, c'est impossible : il y avait un maître d'hôtel et jamais personne qui ouvre la porte n'eût pris place à table.

Pincement au cœur. Il faut, avec ses amis, ne se souvenir que des moments heureux et travailler à leur survie.

Pierre, dans le *Nouvel Obs* d'août 2008, avait rendu compte très justement de la biographie de Célia Bertin, *Portrait d'une femme romanesque* : Jean Voilier, ainsi que, tout

aussi justement, du chapitre consacré à ce personnage dans mon *Cherche mère*.

J'en reviens à ces lettres retrouvées : Valéry, puisqu'il les conservait, leur attribuait une valeur. Mais Jean Voilier, les rangea-t-elle dans un tiroir, après la satisfaction de se les voir retourner par la veuve de son amant ? Les jugeait-elles sans intérêt ou, plutôt, redoutait-elle qu'elles révèlent un amour de qualité moindre que celui que lui vouait le Poète ? Peut-être pourrons-nous bientôt nous faire une opinion.

Si je souhaite éclairer cette histoire — dont le dernier soubresaut apparaît dans les lignes ci-dessus — je dois commencer par son origine.

Je suis né dans la vallée du Lot, après trois générations rurales qui possédaient assez de « branche » pour ne pas être tout à fait confondues avec les paysans locaux : les Clausel de Vic, sous Capdenac-le-Haut, étaient rentiers, ils arboraient leur chevalière aux armes parlantes : un oiseau et deux clefs, *clau-aucèl*, en langue d'Oc, sous un tortil de baron, entouré de feuilles de chêne, *quercus*. En 1875, Frédéric, cadet de cette famille, « fils prodigue » comme le révèlent ses lettres, descendit le Lot en bateau. À Montbrun, au bord de la rivière, il vit une belle qui lavait du linge avec d'autres femmes. Elle avait dix-huit ans et lui plus de trente. C'était la fille du meunier. Il la demanda en mariage. Les parents, jugeant l'union peu flatteuse, rejetèrent leur cadet. Il vécut de sa part d'héritage sur Vic et cultiva quelques terres à Montbrun. Le ménage eût trois enfants dont l'aîné fut mon grand-père, Alfred. Ce bel homme distingué, bon valseur dit-on, finit par épouser l'institutrice du village qui venait d'hériter de la maison voisine du moulin. Ma grand-mère Marie-Louise

Breil, native de Larnagol, avait quarante ans passés, en 1920, lorsqu'elle donna naissance à mon père.

Mon père pilotait une 5 chevaux Citroën — un *trèfle* — qui devait être sa contemporaine, mais nous circulions encore en voiture à cheval. On ne parlait jamais d'argent puisqu'on n'en avait pas. Oui, c'était le dix-neuvième siècle en toutes choses et je devrais un jour appliquer mes souvenirs sur ces vies campagnardes dans les années quarante. La modestie de ce monde rural ne le privait ni d'originalité ni de charme.

Toutes ces belles personnes jouèrent, avec la truculence et le sens de l'honneur de ces terroirs, les ultimes moments d'une époque dont ils ignoraient la proche extinction.

C'est un défaut d'oublier d'où l'on vient mais, aujourd'hui, c'est très dur de ne plus savoir où l'on va.

Le sujet de ces écritures n'est pas là. Si j'ouvre ainsi ce récit, par ce peu d'histoire familiale, c'est pour dire que, dans le canton de Cajarc, où l'on ne parlait pas encore de Sagan, de Coluche ni de Pompidou, la ville était Figeac, charmante cité médiévale aujourd'hui agréablement restaurée, nichée à flancs de rondes collines au bord du Célé, affluent du Lot. Là, nous nous rendions pour les quelques achats d'importance et les visites aux médecins. À quelques kilomètres de la petite ville, un donjon couronne le village de Béduer.

Dans ma petite enfance, lorsqu'une limousine rutilante longeait le cours du Célé ou les allées Gambetta, l'un ou l'autre des badauds remarquait : « C'est la châtelaine de Béduer ».

Je lisais alors avec passion les aventures de Winnetou, dans la Bibliothèque Verte. Bien plus tard, j'appris que cet

auteur, Karl May (1842-1912), avait nourri l'imaginaire de Louis II de Bavière. Ce qui me troubla, puisque je me délecte toujours à l'idée de finir fou, c'est à dire fuyant la réalité, laquelle chaque jour me désespère davantage. Car, je ne parviens pas à m'y assimiler.

Peu d'années plus tard, *Les Trois mousquetaires* m'entraînèrent dans la Cour et la Ville, et « la châtelaine de Bédier » fut assimilée à la Reine ou à Milady de Winter.

Il m'avait fallu attendre Alexandre Dumas et Pierre Benoît, qui figuraient aux bas rayons de la bibliothèque de notre maison — ma famille lisait — pour m'intéresser au monde des châteaux. Goût favorisé par de curieux hasards. Bien souvent, les intuitions des enfants sont créatrices de vérité.

Adolescent, je ne venais dans le Lot qu'épisodiquement, mais la « châtelaine de Bédier » restait là-bas un personnage mythologique. Il semblait qu'elle dominât les faits et gestes des gens qui peuplaient cette sous-préfecture. Il en allait ainsi pour ma mère, désireuse de se constituer un décor flatteur qui agrémenterait la modestie de sa destinée : « Bocquet, l'ébéniste de Balaguier, n'a pu encore me livrer la table Louis XIII que je lui ai commandée il y a plus d'un an, il est toujours accaparé par la châtelaine de Bédier ».

Restait une marge considérable avant que je pusse imaginer d'approcher pareil personnage dont j'oubliai même l'existence dans les collèges ou lycées où mes rêvasseries, certainement dictées par mes lectures — mon refuge absolu puisque je percevais déjà confusément que les livres seraient mes seuls vrais amis — courraient de tous autres sujets.

Ces longs moments, dans un coin de chambre ou de cheminée me convenaient à merveille, et finirent par produire

en moi la naissance d'un désir, indistinct dans la masse confuse de mon cerveau, que je cernais comme une prédisposition à l'Art, l'écriture peut-être, ou le dessin ?

Les enfants démontrent toujours, dans leurs jeux, le désir et l'intuition de créer.

Il en fut ainsi pour Valéry :

Quand j'étais un enfant qui dessine des bonshommes sur ses cahiers, j'avais un moment solennel. C'était quand je mettais à mes bonshommes, des yeux. Quels yeux ! Je sentais que je leur donnais la vie et je sentais la vie que je leur donnais. J'avais les sensations de celui qui souffle sur la boue.

(1897-1899, *Cahiers II*, p. 923.)

On m'offrait livres, albums *Canson* et tubes de gouaches, qui, avec mes lectures, en dehors des leçons et devoirs, m'accaparaient totalement. Que m'importaient les petits camarades intéressés seulement à jouer au ballon ou à cache-cache !

Mon institutrice, le curé d'un village voisin, ou l'une ou l'autre de nos « cousines de Paris » qui s'établissaient chez nous l'été, encourageaient mes goûts et louaient mes talents.

Nos voisins Coldefy recevaient un architecte de Figeac, Raoul Nozières, soit disant Prix de Rome, installé dans cet immeuble aux belles fenêtres quadrilobées sur la place aujourd'hui nommée Champollion. Il me prit sous sa protection et me prodigua ses conseils. Lorsque cet homme s'avéra épileptique, je ne fus plus admis dans sa familiarité.

Sautons quelques années : à peine prenais-je conscience que je devrais me soucier de l'avenir.

Dans *Mémoires du poète*, Valéry notait :

Mes amis ne concevaient point cette indifférence à l'égard de l'avenir. Rien ne sortait d'une existence qui ne pouvait cependant paraître ni très oisive, ni détachée des choses de l'esprit.

(*Œuvres I*, p. 1477).

Mais je me trouvais alors fort éloigné de Valéry. Mes études ne s'annonçaient pas très brillantes. C'est encore Valéry qui eût pu m'en consoler. « Les diplômes sont inerties acquises ! », assure-t-il dans un de ses cahiers. Dans ma famille, nul ne pouvait m'aider à me placer sur quelque rail assuré. Le flot de lectures éparses qui faisaient cette enfance confortaient classiquement le pauvre jeune homme du siècle passé à cultiver des ambitions possiblement littéraires, avec la très vague espérance de tirer quelque pompon à la loterie de la destinée.

J'écrivais donc. Des poèmes, bien-sûr, mais encore de touchantes lettres à des auteurs connus vers lesquels me portait mon intuition bien davantage que ces lectures parcellaires. Parfois, ils me répondirent. Et c'est là le signe de civilité d'une époque où la téléphonie n'avait point encore emmêlé les rapports entre les êtres. Dès 1917, Valéry déplorait le bafouillage : « mode moderne de s'exprimer — télégraphe, téléphone, presse, parlement ». (*Poésie*, E, VI, p. 427). Que jugerait-il aujourd'hui ? Ces « grands hommes » auxquels je me confiais prenaient la peine de remercier un inconnu pour ses compliments. Sans doute plats et convenus. Peut-être, « le charme de la jeunesse » ? J'avais l'âge de Valéry qui, en 1891, adressait de Montpellier ses premières lettres à Mallarmé : « Cher Maître... ».

Les écrivains, à leurs débuts, écrivaient à l'un ou l'autre de leurs pairs avec l'espoir d'en être adoubé. Un intérêt de simple survie préside à ces entreprises d'un inconnu. Rimbaud, « dans le plus grand secret », à quatorze ans, adresse une lettre en vers latins au prince impérial à l'occasion de sa communion solennelle. Qu'en est-il aujourd'hui ? Il serait intéressant de savoir quand, et à la suite de quels événements, s'éteignit cette recherche de bénédiction ? Je soupçonne que nos jeunes auteurs se croient des génies suffisants et qu'ils méprisent trop leurs aînés pour en faire des maîtres dont ils quémanderaient les leçons ?

Le Capitole, reliant Paris et Toulouse en six heures, fut le premier train rapide de France. Durant une vingtaine, d'années je l'empruntais aux vacances pour me rendre dans le Lot ou en revenir. On pouvait y croiser madame Pompidou, les équipes de rugbymen du Sud-Ouest, des hommes d'affaire de l'aviation... Lors d'un retour, la cuisine du wagon-restaurant fut privée d'électricité. L'équipe de rugby à XV de Pau se trouvait à bord. Le personnel nous servit à profusion les plats froids disponibles arrosés des meilleures bouteilles en réserve. On se mit très vite à danser. Les gens sur les quais des gares, interloqués, regardaient ce train en folie et nous leur adressions des saluts. Heureuse époque d'avant les TGV.

Les voyageurs pour Figeac et Rodez changent à Brive-La-Gaillarde pour prendre « la micheline ».

Un après-midi, dans ces wagons à classe unique, sans compartiments, où l'on s'entassait, deux dames voisines murmurèrent :

— Vous l’avez vue ? Madame Voilier est là-bas, avec sa fille...

Ce dernier mot, prononcé par une bouche légèrement tordue, le mettait entre des guillemets réprobateurs. Leurs yeux policiers roulèrent sans que leurs têtes bougeassent, leurs visages pareils à ceux de rongeurs. Je dus me tourner un peu pour apercevoir derrière une vitre de séparation, sous des porte-bagages chargés de malles Vuitton et de sacs de cuir noirs, deux dames, l’une blonde, l’autre brune, vêtues de manteaux sombres, impassibles comme lorsqu’on attend que le temps passe sans y prendre la moindre part. Deux femmes soignées et banales, silencieuses, mais aussi bienveillantes — comme le sont toujours les grandes dames.

Mes deux voisines supputaient :

— Bien étonnant que son chauffeur attitré ne soit pas venu à Brive les cueillir au Capitole... Il sera à Figeac.

— Elles ont toujours beaucoup de bagages.

— Elles les font partir auparavant...

— Allons-nous les saluer ?

— Oui, car elles ne manqueront pas de nous voir, faisons-le maintenant... à l’arrêt de Rocamadour.

L’une des dames ouvrit son poudrier pour tapoter ses joues de sa houppette, l’autre assura ses cheveux autour de son visage. La plus corpulente — je la connus plus tard — était Françoise Geoffroy, épouse de l’anthropologue Julian Pitt-Rivers. Je remarquai à son annulaire et à son auriculaire des bagues anciennes aux belles émeraudes. Son amie était la belle-fille du peintre Georges d’Espagnat.

Je le compris lorsque, évoquant un projet d’exposition de l’artiste, elle s’enquit où en était sa côte, ainsi que du

livre que Bernard d'Espagnat — son mari —, physicien reconnu, consacrait à son père.

— Faites-moi signe lorsqu'il sortira, je dois absolument l'avoir dans ma bibliothèque de Fons. Votre beau-père est un peintre quercynois que nous apprécions beaucoup. Nous allons nous voir un prochain jour ? Fourmagnac est tout près de Fons, ajouta-t-elle d'une voix distraite et neutre qui démentait tout à fait l'invite.

Alors que le petit train redémarrait, brinquebalées par ses secousses, pareilles à des ourses en cage, elles regagnèrent leurs places avec des mines renfrognées, mais satisfaites du devoir accompli.

— Elle n'avait pas très bonne mine ! Elle a dit qu'elle arrivait d'une clinique suisse... Sa fille surtout paraissait très fatiguée. Elle a tout sur le dos, cette malheureuse, et cela doit coûter fort cher !

Le mot « fille » exprimé avec une énigmatique nuance de médisance ?

— Bah ! Elle est riche !

— Sans doute, mais...

Un nouveau discret coup d'œil vers l'arrière ne m'offrit pas de me sentir ébloui quoique j'en éprouvasse tellement le désir. Trop timide, je ne me lançai dans aucune tentative d'abordage. Souvent la timidité n'est pas un manque d'assurance mais, plutôt, l'intuition que ce que l'on espère — qui ne s'accomplit pas sur le champ —, nous sera accordé au moment le plus opportun, la patience nous permettant d'obtenir mieux et plus durablement. De plus, je me devais absolument de perfectionner ma connaissance de Valéry et j'avais encore tout à apprendre d'un monde si différent de celui où je vivais.

Avec la misère de mes études qui ne furent que prétexte à deviser aux terrasses des cafés, cette prétendue destinée littéraire dont j'avais eu l'intuition s'imposa à mon esprit comme planche de salut et je frappai un grand coup : un recueil de poèmes qui s'ouvrait par un dessin reçu de Cocteau en 1963 et un envoi tiré d'une lettre de Breton, de 1966. Ces dates prouvent une belle intuition puisque je sollicitai *in-extremis* ces gloires de notre littérature, l'année même de leur mort terrestre.

Je pus débiter ainsi mon recueil : « Pour qu'il vole haut j'ai attaché deux ailes à ce petit livre ». Je dispenserai mon lecteur de la suite.

Je tenais enfin mes cartes de visite. L'une des premières fut destinée à la Châtelaine de Bédurier. Nous sommes donc déjà au début des années soixante-dix.

Depuis les piétinements de l'adolescence, et leurs tentatives aventureuses pour me frayer quelques sentiers dans un monde lointain et fascinant, destinées à vaincre l'isolement qui faisait ma gangue, mais aussi sans doute le terreau du meilleur de moi-même, des rencontres de hasard et, surtout, les lectures et les spectacles m'apportèrent l'illusion de me faufiler dans la société, de m'y plaire et, parfois même, d'y plaire.

Les compagnons et collègues — je finis par entrer dans l'Administration — me jugeaient snob, je les laissais peu à peu au bord de ma route. La lecture de Valéry, bénéfique à fixer mes idées éclatées, guidait mon apprentissage : le secret désir qu'il me conduise vers madame Voilier, l'encourageait fortement. Aussi, ne faut-il jamais déprécier les arguments qui placent nos vies sur des chemins, même fantasques, si un désir, une intuition les y conduisent.

Désir et intuition sont liés.

Nous désirons ce qui nous est suggéré par notre imagination laquelle est faite d'un réseau intuitif. Pour une part, ce désir est imagination, prévision, espérance. Même si Valéry, en 1940, notait : « Prévoir n'est pas imaginer ». Pascal, déjà, posa le questionnement sans le résoudre vraiment.

Dès leur publication en Pléiade, les *Cahiers*, pourtant souvent ardues dans l'approfondissement des faits et des idées dont ils forment quotidiennement l'exercice, me servirent de tuteurs et apportèrent des réponses aux préoccupations auxquelles je me trouvais confronté, aux situations où je m'enlissais très facilement.

Ainsi, dans *Ego Scriptor* :

On m'a souvent taxé de snob parce que j'allais fort dans le « monde ». [...] Quant au snobisme, c'était le meilleur antidote. Il faut voir les gens et les choses de près. Ceci décharge l'esprit du snobisme et en même temps de son contraire, qui est bien pire. Il se complique d'une bassesse et d'une envie si évidentes que l'on ne conçoit pas qu'elles ne se fassent pas sentir à ceux qui manifestent leur anti snobisme.

J'avais conscience des intimidantes séductions de madame Voilier rendues encore plus mystérieuses, car je cherchais vainement sa trace dans les *Cahiers*, publiés en 1976 — qui ne la mentionnent jamais.

Judith Robinson, présentatrice des deux volumes de la Pléiade, évoque discrètement dans ses notes :

Valéry ne précise pas les dates, mais le passage se situe en janvier 1944, et se rapporte à la crise amoureuse de la fin de sa vie. (Note de la page 197.)

Il s'agit très probablement d'un cryptogramme représentant la femme qui a inspiré à Valéry son dernier grand amour. Plus tard, il la désigne par un autre chiffre, 991.

(Note de la page 542.)

Cryptogramme représentant la femme que Valéry a aimée pendant les années 1940.

(Note de la page 547.)

La « crise amoureuse » ?

Ainsi cette universitaire australienne, auteur d'*Alain, lecteur de Balzac et de Stendhal* — Paris, Corti, 1958 —, qualifie-t-elle un amour qui s'inscrira dans l'histoire littéraire, ce dont Valéry était persuadé, lui qui assimila l'objet de son amour à Béatrice, ou Laure. Encore que sa passion fût bien différente de celle de Dante qui ne croisa Béatrice que trois fois — la première elle avait neuf ans. Quant à Pétrarque, il aurait connu jeune homme la vertueuse Laure de Sade, une adolescente jeune mariée ? La précieuse réalité de l'amour est de nous donner à rêver et de bâtir ses fragiles châteaux sur nos songes. C'est une passion très intense, à la fois intellectuelle et sexuelle que nous découvrons chez Valéry. Est-ce la raison de la discrétion dont elle fut entourée ?

Valéry doit rester le parangon de l'esprit d'un siècle qui lui fit des obsèques nationales. Siècle qui prétend pourtant avoir tout découvert de la sexualité. Jamais le nom ou le pseudonyme de Jeanne Loviton, alias Jean Voilier, ne sont cités, non plus que ceux de Bédrier ou de la rue de l'Assomption, lieux assidument fréquentés et profondément aimés par le poète. Je sus que Judith Robinson devint la propre belle-fille de Valéry : en 1975, elle épousa Claude, son fils aîné. Les *Cahiers* furent publiés en Pléiade, en

1976. Pareille réserve s'inscrit-elle dans la banale emprise des familles bourgeoises soucieuses de s'accaparer enfin leur héros ? Certes, Valéry fut apparemment bon père et bon époux, mais aussi particulièrement réticent à tous procédés de contrainte, faisant montre, de façon flamboyante, d'un esprit totalement indépendant. Ce plat camouflage me laissait mal augurer de la possibilité que soient portés à la connaissance des lecteurs les précieux documents et témoignages que j'imaginai détenus par madame Voilier, ainsi que ceux, sans doute, d'autres égéries ? Permettra-t-on un jour que soient révélés de plus intimes souvenirs qui feraient d'une statue notre frère humain ? Cette mission de vérité est valable pour tous nos hommes et femmes illustres.

Évidemment, le secret de cette passion aiguë aiguisa ma découverte de cette œuvre dont la lecture devint avide, finalement confortante et émerveillée : reconnaître comme une sympathie dans cette magnifique mécanique intellectuelle, l'embryon de sa propre pensée jusqu'alors perçue comme une fragile et vacillante intuition. Je débordai de reconnaissance, autant que d'admiration pour le Poète étincelant. Je n'avais pas perdu mon temps à suivre mon infiniment petite curiosité.

Il en va souvent ainsi : échouer dans une ambition que l'on s'est fixée produit un épisode nouveau, pose la lanterne d'une découverte qui éclaire un instant le chemin cafoilleux de la vie, indiquant une direction encore inconnue. Ainsi s'allument, l'une après l'autre, les étoiles dans la nuit.

Impression
Geca / Industrie Grafiche
San Giuliano Milanese (MI)